

ENTRETIEN AVEC CHRISTIANE CHAULET-ACHOUR

«Frantz Fanon est de ceux dont on ne peut effacer la trace»

Le Soir d'Algérie : Vous avez publié un livre, *Frantz Fanon, l'importun*. Pourquoi l'usage du mot «importun». Autrement dit, où réside l'importunité de Fanon?

Christiane Chaulet-Achour : Effectivement, lorsqu'il s'est agi de trouver un titre à ce petit livre qui, selon les principes de la collection, ne devait pas être un pavé pesant dont les universitaires et spécialistes ont le secret et devait être accrocheur, je me suis dit qu'il fallait trouver un qualificatif qui «croquait» la perception que l'on a de Fanon, de part et d'autre de la Méditerranée et du côté de sa mer, la Caraïbe. Il est celui dont on ne peut effacer la présence, qui dérange, qui gêne car il nous pousse sur des terrains sur lesquels nous ne souhaitons pas aller. Quand je dis «nous», je ne pense pas seulement ceux qui détiennent les manières autorisées de penser mais toutes sortes de gens. On a toujours quelque chose à «reprocher» à Fanon pour se débarrasser de lui et faire l'économie de le lire !

Vous vous intéressez à Fanon depuis, dites-vous, vos années d'université en tant qu'étudiante, Fanon que vous avez aperçu chez vos parents. Qu'est-ce qui a déclenché cet intérêt ?

A l'indépendance, c'était exaltant de lire des pages aussi prenantes sur l'Algérie que celles écrites dans *L'an V de la révolution algérienne*... sur la femme, en particulier et de trouver cela chez quelqu'un qui n'était pas né au pays mais qui l'avait adopté totalement et qui avait donc une distance intéressante. Comme parallèlement et très vite je me suis mise à lire des auteurs «du tiers monde»



Photo : DF

comme on disait alors, j'ai constaté combien ses analyses... «le monde colonial est un monde coupé en deux»... etc., faisaient écho aux paroles des écrivains ayant subi la situation coloniale. C'est sûr que c'était aussi un nom familier, dans ma famille, et j'ai eu envie d'aller voir du côté de ce dont on me parlait avec admiration. Quand j'ai lu *Les damnés de la terre*, le chapitre IV m'a aidée à réfléchir à la notion de «culture nationale». Je n'ai lu *Peau noire masques blancs* que plus tard.

En quoi le parcours et l'œuvre de ce psychiatre d'origine martiniquaise mort en combattant algérien pour l'indépendance de l'Algérie sont-ils singuliers ?

D'abord pour tout ce que vous venez de dire : psychiatre, Martiniquais, indépendance. Il n'est pas mort en combattant au sens propre du terme et une de ses dernières lettres exprime fortement son regret à ce sujet. Il combattait autrement, évidemment !

Ces trois termes n'ont été conjugués par personne d'autre même s'il y a eu d'autres Antillais

qui ont soutenu la lutte algérienne de résistance au colonialisme. Je pense à Daniel Boukman, à Sonny Rupaïre... C'est impressionnant de penser qu'on puisse quitter ce qui nous est proche pour s'engager pour une lutte qu'on estime juste, dans une aventure totalement inédite et la faire sienne. Quand je lis la conclusion dans *Les damnés de la terre* — que j'ai si souvent lue — j'ai la gorge serrée : «Allons, camarades, il vaut mieux décider dès maintenant de changer de bord. La grande nuit dans laquelle nous fûmes plongés, il nous faut la secouer et en sortir. Le jour nouveau qui déjà se lève doit nous trouver fermes, avisés et résolus. Il nous faut quitter nos rêves, abandonner nos vieilles croyances et nos amitiés d'avant la vie.

Ne perdons pas de temps en stériles litanies ou en mimétismes nauséabonds. Quittons cette Europe qui n'en finit pas de parler de l'homme tout en le massacrant partout où elle le rencontre, à tous les coins de ses propres rues, à tous les coins du monde.»... L'homme qui écrit cela, qui nous pousse à la lutte et à l'espoir, a 36 ans et il sait qu'il va mourir. Mais ses idées dépassent son destin personnel.

Je trouve cela fort et beau et impressionnant ! Lequel de nous aurait-il pu faire un tel choix ? Le ferait aujourd'hui ?

La pensée de Fanon a été assez bannie de l'espace public, y compris en Algérie. Comment expliquez-vous cette occultation, notamment dans l'espace où elle aurait dû, au contraire, éclore ?

J'ai un peu répondu en parlant du choix du qualificatif «importun» : quand quelqu'un, comme Fanon, vous agrippe au corps, dans tous vos muscles, dans votre chair, pour vous empêcher de sommeiller et d'accepter les choses, ce n'est pas facile de le neutraliser.

Il est un empêchement de penser en rond, même si, sur des points précis, il fait des erreurs — heureusement, c'est un être humain ! — mais le souffle de sa voix et de ses analyses est perturbateur de l'ordre établi, quel que soit cet ordre. Vous savez, on a toujours balisé les pensées fortes par des discours d'accompagnement qui les encadrent, les neutralisent : on ne les laisse pas agir en toute

liberté. La meilleure façon de les neutraliser, c'est de les réduire au silence.

Fanon est mort jeune, à 36 ans. Son œuvre aurait naturellement mûri s'il avait vécu plus longtemps. Quelles sont, selon vous, les grandes idées de lui qui ont marqué la pensée contemporaine ?

Un humanisme prospectif qui n'est pas réduit à une civilisation ou à une culture mais qui se retrouve dans les cultures du monde, du côté des opprimés de préférence. Son analyse du racisme et de l'exclusion qui n'a pas pris une ride. Sa lucidité devant les traumatismes occasionnés par la violence et qui gangrènent le corps social au-delà de la guerre, au-delà de la torture, au-delà de l'oppression. Sa recherche d'une humanité nouvelle à faire éclore et non d'une passation de pouvoir des dominants d'hier par ceux d'aujourd'hui. Dans le domaine de la psychiatrie qui n'est pas le mien, je crois que bien des choses qu'il avait expérimentées à Blida puis à Tunis seraient un progrès si on les reprenait dans les soins.

On assiste timidement à un retour de Fanon. Quels sont les grands axes qui font convoquer sa présence ?

En partie ce que je viens de dire : tout ce à quoi Fanon a cru et ce pour quoi il s'est battu ne s'est pas réalisé. Les violences de toutes sortes gangrènent le corps social ici et là, le racisme bat son plein et pas seulement dans les pays nantis. L'exclusion, au nom de toutes sortes de principes, est la règle de beaucoup de fonctionnements sociaux... comment ne voulez-vous pas, dès qu'on met ou remet le nez dans les livres de Fanon, qu'on n'en reçoive pas l'actualité en pleine figure !

Vous avez assisté à un certain nombre de rencontres sur Fanon, dont le colloque international d'Alger de 1987 que vous racontez dans un article publié par *Algérie-Littérature-Action*. Que pensez-vous de la médiation de ces rencontres pour la pensée de Fanon ?

La rencontre dont vous parlez fut un moment exceptionnel et qui, sur le moment, a eu un impact pour les quelques centaines de personnes qui ont pu y assister. C'était important aussi que l'Algérie rende hommage, enfin, à celui qui l'avait adoptée en une période de grands risques. Mais tout n'était pas rose dans cette réception et des journaux ont dénoncé Fanon l'étranger, etc. Mais pour qu'il y ait véritablement impact, il aurait fallu que les actes de ce grand colloque soient publiés. Ce qui ne fut jamais fait.

La rencontre publique (colloque ou autre) est importante : elle réveille et fédère mais elle perd son effet si elle n'est pas relayée par une trace écrite.

Si l'on parle encore du colloque de Fort-de-France, véritable pari de Marcel Manville, avocat et ami

de Fanon — ami de l'Algérie aussi — pour «rendre Fanon aux siens», c'est parce qu'il a été publié. La même chose pour le colloque de Brazzaville, pour le numéro des *Temps Modernes* consacré récemment, en partie, à Fanon, etc. Il est plus que regrettable que son pays d'adoption l'ignore autant que la France alors que les Etats-Unis et d'autres pays ont su reconnaître son apport.

Quel état des lieux peut-on établir de la présence de Fanon aujourd'hui à travers le monde ?

Ce serait très présomptueux de ma part de répondre à une telle question car je n'ai pas toutes les informations. Mais je pense qu'il y a un retard par rapport aux pays de langue anglaise mais qui se fait dans les pays de langue française. Un peu partout, Fanon est traduit, ce qui est la preuve de l'intérêt qu'on lui porte.

Propos recueillis par Bachir Aggour

Biobiblio

Christiane Chaulet-Achour, née le 22 mars 1946 à Alger, est actuellement professeur de littérature comparée et francophone à l'Université de Cergy-Pontoise, depuis septembre 1997. Elle a enseigné antérieurement à l'Université d'Alger, de 1967 à 1994. Elle a dû quitter l'Algérie à cette date mais y a toujours fait et fait des séjours réguliers. Spécialiste de la liaison entre la place et la fonction du français dans la période coloniale et post-coloniale et de l'écriture littéraire, elle a publié de nombreuses études (articles et ouvrages) sur la littérature algérienne (et plus largement maghrébine), sur la littérature du Machrek ainsi que sur la littérature antillaise. A la jonction de ces deux espaces, l'œuvre de Frantz Fanon, cet Algérien antillais, l'accompagne depuis sa formation à l'Université d'Alger comme référence indispensable sur les effets multiples des dominations. Spécialiste de la liaison enseignement du français et écriture littéraire, de l'intervention linguistique en situation coloniale puis post-coloniale, elle a publié de nombreuses études sur la littérature maghrébine, sur la littérature de la Caraïbe. Ses recherches portent tout particulièrement, depuis de longues années, sur les écritures des femmes des Suds, d'Algérie et d'ailleurs et sur les rapports entre le Maghreb et le Machrek et la France avec une attention particulière d'une part, pour *Les Mille et une nuits* et l'imaginaire littéraire contemporain et, d'autre part, les phénomènes de la violence (guerre, viol, esclavage). Elle est aussi directrice d'une collection aux éditions Le Manuscrit, Paris, «Féminin/Masculin».

<http://www.christianeachour.net>

SIGNET

Fanon, le come-back

On a encore beaucoup à apprendre de Frantz Fanon. Oublié, effacé presque de la surface des idées, il rebondit aujourd'hui à la faveur de crises portées en germe par les situations qu'il décrivait dans ses ouvrages visionnaires. De quoi avait parlé ce psychiatre martiniquais mort dans la peau d'un théoricien de la Révolution algérienne ? De colonialisme, de racisme, de violence, d'injustice, d'aliénation. Mais aussi de nécessité de combattre les trois premiers phénomènes et de se libérer du quatrième.

La plupart des idées développées par Fanon, arraché à la vie et à sa réflexion prématurément par une leucémie en 1961 à 36 ans, trouvent leur prolongement dans la réalité d'aujourd'hui. Après que ses écrits eurent servi de bible aux mouvements de libération nationale essentiellement en Afrique et aux mouvements des Blacks Panthers aux Etats-Unis, le brusque déclin des idées révolutionnaires, conjugué à l'amnésie sélective des siens, côté algérien en tout cas, les ont précipités dans la désuétude. Passagère. Les désordres du monde d'aujourd'hui les ont exhumés. Et Fanon devient une clé pour comprendre et agir sur l'histoire en train de s'écrire au jour le jour.

Ce retour de Fanon sur la scène intellectuelle a inspiré à Christiane Chaulet-Achour un essai, *Fanon, l'importun* dont il est question dans l'entretien ci-après. L'essai est la réunion de conférences de l'auteur ainsi que des cours consacrés à Fanon.

La démarche de l'auteur est d'aider à comprendre Fanon à travers la lecture de ses textes. Elle dégage aussi des lignes de lecture pour ceux qui découvrent le texte de Fanon aujourd'hui. Où on découvre la fraîcheur renouvelée d'une pensée que certains ont vite enterrée.

B. A.

Frantz Fanon l'importun, Chaulet Achour, Christiane. Montpellier, Editions Chèvre-feuille étoilée.